

L'énonciation éditoriale. Une analyse des articles journalistiques numériques

Rossana De Angelis

Abstract

Introducing the concept of *editorial enunciation*, we can study the material conditions of production, transmission, circulation, reception and exploitation of texts. Analysing this textual dimension, we can reconstruct the relationship between materials, supports, formats, writing and reading practices, by observing in particular this *enunciative layer* through the marks of the editorial work of putting into text (in the author-editor relationship) and work (in the publisher-public relationship) during the publication process. The analysed corpus consists of digital journalistic articles. To analyze these texts, we have to observe the *enunciative frameworks* within which they present. Each article is put into text and screened within a complex architextual structure, allowing the staging of the information: going from the peripheries to the center, the journal which represents the *architextual level*; an intermediate *supratextual level*; the article which represents the *textual level*; and a final *intratextual level*.

1. L'énonciation éditoriale

Le concept d'*énonciation éditoriale* permet d'envisager l'étude des textes sous l'angle de leurs conditions matérielles de production, transmission, circulation, réception et exploitation. Il permet ainsi de reconstruire le rapport entre matières, supports, formats, pratiques d'écriture et de lecture, en observant tout particulièrement cette couche énonciative à travers les marques du travail éditorial de *mise en texte* (relation auteur-éditeur) et de *mise en œuvre* (relation éditeur-public) durant le processus de publication.

Ce concept s'est imposé dans le domaine des sciences du langage et de la communication selon deux approches développées notamment par Emmanuël Souchier (1998a, 1998b, 2007 ; Jeanneret, Souchier 2005) et Marc Arabyan (2012, 2016a, 2016b) dans le sillage des travaux du Centre d'Étude de l'Écriture et de l'Image, fondé et dirigé par Anne-Marie Christin (1942-2014) à l'Université Denis-Diderot Paris 7.

Selon l'approche d'Emmanuël Souchier, le concept d'énonciation éditoriale répond au besoin de comprendre le processus génétique de tout objet textuel en tant que produit d'un travail langagier collectif dont les traces restent visibles pour le lecteur. Ces traces représentent des *marques énonciatives* qui relèvent des différents foyers énonciatifs (auctorial, éditorial, lectorial) et des différentes couches d'énonciation (avant-texte, texte, paratexte...). En particulier,

l'analyse de l'énonciation éditoriale envisage l'acte éditorial en ce qu'il est un acte producteur de signes, d'objets, de marques ou de 'traces d'usages' pour reprendre l'expression de Jean Davallon. Ces éléments peuvent être analysés d'un point de vue sémiotique comme autant 'd'embrayeurs' de l'activité éditoriale (...), car ils constituent les indices tangibles de la 'parole silencieuse' de l'éditeur. (Souchier 2007, p. 32-33).

Puisque les textes écrits affichent ces marques énonciatives dans le *cadre énonciatif* établi par l'espace graphique, cette approche permet de prendre en compte les composantes visuelles et les modalités de visualisation des textes, en convoquant une poétique de "l'image du texte" (Souchier 1998a, p. 138).

Quelle qu'en soit l'histoire, la situation ou le 'contenu'... il n'est pas de texte qui, pour advenir aux yeux du lecteur, puisse se départir de sa livrée graphique. (...) sans support et sans matière, sans 'dessin', il n'est pas plus de texte que d'écriture – fût-elle la trace fugitive de la lumière irisant l'écran. (Souchier 1998a, p. 138).

Le concept d'énonciation éditoriale permet d'analyser deux aspects du texte.

Premièrement, on peut reconnaître les différents sujets énonciateurs dans des éléments graphiques de différentes natures : “le nom et le titre des revues, leur lieu d'édition, le nom de leurs directeurs ainsi que celui des signataires [...] de nouveaux partenaires s'affichent, marquant la polyphonie de l'énonciation éditoriale : éditeurs, illustreurs, typographes ou maquettes...” (Souchier 1998a, p. 139). Le texte écrit, édité et publié se révèle comme produit d'un travail langagier collectif, et en tant que tel, il porte les marques énonciatives de chacun des participants. Chaque participant devient ainsi un foyer énonciatif, ce qui rend le texte un *objet polyphonique*. “Une telle énonciation collective s'exprime à travers des marques, des 'embrayeurs sémiotiques' qui entretiennent un rapport 'dialogique' avec l'histoire, l'histoire de l'art et des arts industriels... sans compter les pratiques sociales qu'ils ne cessent de convoquer.” (Souchier 2007, p. 26-27).

Deuxièmement, les marques énonciatives inscrites par les différents acteurs répondent à des normes, des critères, des contraintes, propres aux pratiques de production, circulation et réception des textes caractérisant une certaine culture à une certaine époque. Ces marques énonciatives témoignent des habitudes culturelles, partagées à un moment donné et dans un contexte donné, qui interviennent subrepticement dans les différentes phases du processus de publication d'un texte. “L'énonciation éditoriale conserve alors cette caractéristique essentielle à tout média efficace : *rester caché*. Son analyse consiste donc à lever l'évidence.” (Souchier 1998a, p. 140). Ceci confère au texte le statut d'*objet ordinaire* dont les caractéristiques et les usages relèvent de l'habitude. Conçu comme un objet ordinaire, le texte s'inscrit alors dans une histoire des formes et des usages. Et l'environnement culturel construit par les textes constitue finalement un *milieu (Umwelt)* auquel les lecteurs doivent s'adapter en permanence. “L'énonciation éditoriale relève de l'histoire, de la culture et plus généralement d'une anthropologie historique.” (Souchier 1998a, p. 145).

Porter l'attention sur la dimension concrète, matérielle, visuelle, du texte “permet d'échapper à l'opposition entre le 'texte virtuel' et le 'texte réel', pour comprendre comment la sémiotisation du texte s'opère dans les processus matériels de sa mise en forme” (Jeanneret et Souchier 2005). Ces processus concernent aussi bien le texte imprimé que le texte numérique.

En outre, le concept d'énonciation éditoriale restitue une conception stratifiée du texte (De Angelis 2018) : chaque couche est réalisée par un (ou plusieurs) acteur(s) qui intervient(nent) dans le processus de conception, d'édition et de publication du texte. Les marques énonciatives peuvent être produites par des gestes éditoriaux de différents acteurs et de différentes natures : linguistique, visuelle, technique... “le texte ainsi considéré présente une résistance physique, matérielle, une présence sociale et idéologique qui s'expriment à travers l'histoire et la culture. C'est toute cette épaisseur de l'écrit que convoque la notion d'énonciation éditoriale.” (Souchier 1998a, p. 138).

Mis à l'épreuve du texte écrit, le concept sémio-linguistique d'*énonciation* s'élargit donc davantage.

C'est pourquoi la notion d'énonciation ne renvoie pas ici à une métaphore linguistique ; elle suggère en revanche qu'en deçà ou en amont de l'énonciation discursive d'un texte donné (l'œuvre d'un auteur célèbre, le texte d'un règlement ou la mosaïque d'un journal par exemple) se situe une autre énonciation, d'un autre ordre, même si elle lui est intimement liée. Cet autre niveau d'énonciation définit les formes mêmes qui rendent le texte possible, qui lui permettent d'avoir une visibilité : ce qui le conduit à être hiérarchisé ou non, à conjuguer les discours de telle ou telle façon... Plus fondamentalement, l'énonciation éditoriale est ce par quoi le texte peut exister matériellement, socialement, culturellement... aux yeux du lecteur. En ce sens, on peut considérer l'énonciation éditoriale comme la face sémiotique, matériellement préhensible, de la “structure structurée structurante” de l'*habitus* au sens où l'entendait Bourdieu (Jeanneret et Souchier 2005, p. 6).



2. L'énonciation éditoriale dans les écrits numériques

Le texte numérique est un objet d'écriture complexe dont la stratification montre plusieurs couches d'écritures superposées (cfr. Souchier, Candel, Gomez-Mejia 2019). D'un point de vue interprétatif, en retraçant le parcours suivi par le lecteur, on peut identifier trois strates dont se compose la couche de l'énonciation éditoriale :

Énonciation Éditoriale	Strate 1	Texte (sémiotique verbale, auditive, visuelle) Énonciation VAV
	Strate 2	Logiciel (sémiotique VAV + sémiotique computationnelle) Énonciation VAV + computationnelle
	Strate 3	Code (sémiotique computationnelle) Énonciation computationnelle

La première strate de l'énonciation éditoriale est celle du *texte* que les lecteurs peuvent voir et lire à l'écran: sa complexité dépend des sémiotiques utilisées (linguistique, audiovisuelle, etc.). Les sémiotiques utilisées sont un ensemble de sémiotiques connues par les *leptoscripteurs*, autrement dit les lecteurs dont les gestes graphiques permettent de lire et d'exploiter les textes, par la simple appartenance à une communauté linguistique et culturelle donnée. Par commodité, nous pouvons faire référence à cette strate énonciative dont se compose l'énonciation éditoriale en l'identifiant comme *énonciation VAV* (*verbo-audio-visuelle*).

Pour que le texte soit interprétable par le lecteur, il faut tout d'abord rétablir sa relation avec l'*architexte*. Cette notion a été proposée par Gérard Genette et désigne "l'ensemble des catégories générales, ou transcendantes — types de discours, modes d'énonciation, genres littéraires, etc. — dont relève chaque texte singulier." (Genette 1979; cfr. pp. 87-88). Elle identifie donc les composantes supra-textuelles permettant d'interpréter un texte, c'est-à-dire les éléments sur lesquels reposent les liens que le texte entretient avec le dispositif, le genre, le discours... Ceci permet de renouer la notion de texte à celle de discours : à travers le dispositif d'édition (ex. journal, magazine, etc.), le dispositif de communication (ex. presse papier, presse numérique, etc.), et le genre (ex. enquête, article, billet, etc.), le texte entretient ses liens avec le discours (ex. économique, politique, environnemental, etc.) qu'il contribue à construire.

On retrouve la notion d'architexte sous le nom d'*hyperstructure* chez Adam et Lugrin (2000), appliquée notamment à l'étude des écrits journalistiques. "Celle-ci peut être rapidement définie comme un regroupement d'articles, de photographies et d'infographies, qui est souvent graphiquement souligné par un cadre entourant l'ensemble des constituants." (Adam et Lugrin 2000, p. 1). Comme nous le verrons ensuite, cette notion permet de reconstruire le lien entre le texte et le support en identifiant le *cadre énonciatif* au sein duquel l'écrit s'affiche pour rentrer dans le dispositif.

La deuxième strate de l'énonciation éditoriale est celle du *logiciel* qui permet d'écrire et de visualiser les écrits numériques. Dans ce cadre, la notion d'*architexte* proposée par Genette est reprise au sein des disciplines de la communication et appliquée à l'étude des écrits informatisés pour décrire l'ancrage du texte dans un dispositif éditorial, car on ne peut pas produire un texte numérique sans outils d'écriture préalables (Jeanneret, Souchier 1999). Cette notion a révélé tout son potentiel au sujet des écritures numériques : "*l'architexte* s'avère être un point de passage obligé pour toute activité numérique" (Souchier, Candel, Gomez-Mejia 2019, p. 302). Selon cette approche, la notion d'architexte concerne "les outils qui permettent l'existence de l'écrit à l'écran et qui, non contents de représenter la structure du texte, en commandent l'exécution et la réalisation" (Souchier, Candel, Gomez-Mejia 2019, p. 302). Cette strate énonciative est produite par les logiciels de gestion des contenus (CMS, *Content Management System*). "Il n'y a effectivement pas d'écriture à l'écran sans un *architexte* qui la rend possible, l'accompagne et la formate." (Souchier, Candel, Gomez-Mejia 2019, p. 302). Les sémiotiques utilisées à cette strate sont d'un côté tournées vers le texte (systèmes de lettres, nombres, symboles, pour inscrire les contenus à faire paraître) et d'un côté tournées vers le code (système binaire, pour inscrire les modalités de faire paraître les contenus). Cette strate énonciative gère donc la visualisation des écrits à l'écran et se complète avec une autre modalité de l'énonciation qui peut être identifiée comme

énonciation computationnelle (Souchier, Candel, Gomz-Mejia 2019, p. 310). “Héritière de l’énonciation éditoriale (E. Souchier, 1998), elle est l’énonciation propre aux entités multiples, logicielles et matérielles, qui interagissent et produisent la spécificité de ce que nous lisons à l’écran” (Souchier, Candel, Gomz-Mejia 2019, p. 309). Cette strate énonciative a une fonction intermédiaire entre l’énonciation computationnelle par laquelle les programmeurs disposent les environnements numériques au sein desquels nous écrivons (les ordinateurs, mais aussi les réseaux) et l’énonciation VAV (*verbo-audio-visuelle*) des écrits qui composent cet environnement numérique.

Lorsque vous rédigez un texte sous Word, par exemple, et que vous le copiez-collez dans votre navigateur ou dans un traitement de texte en ligne et que les balises XML ou des chaînes de caractères comme “´” apparaissent, c’est le produit de l’énonciation computationnelle. Le navigateur que vous utilisez a en effet converti automatiquement certains caractères en choisissant un format auquel il avait accès (Unicode), il a fait apparaître un texte qui était invisible sous Word. En d’autres termes, il a réalisé un ensemble de calculs qui permettent d’afficher un texte, malgré des problèmes de comptabilité. Mais il n’y a pas que ces “bugs” qui soient des signes d’énonciation computationnelle. (Souchier, Candel, Gomz-Mejia 2019, p. 310).

À cette strate, l’énonciation computationnelle fonctionne comme un outil de traduction entre deux (ou plusieurs) sémiotiques : l’une qui permet d’implémenter le texte dans l’environnement numérique dont on dispose (*software*) selon des normes interprétables par la machine ; l’autre qui permet d’afficher le texte à l’écran selon des normes interprétables par le lecteur.

La troisième strate de l’énonciation éditoriale est celle du *code* qui permet d’implémenter les logiciels. Cette strate concerne notamment les différentes façons d’écrire les interfaces présumées à la création, visualisation et publication des textes numériques (CSS, *Cascading Style Sheets*). La sémiotique utilisée est une sémiotique computationnelle connue par les leptoscripteurs de logiciels (les informaticiens).

Chaque strate représente donc une étape et une composante de la couche énonciative éditoriale : du point de vue génétique, pour arriver au texte numérique il faut passer d’abord par le code, ensuite par le logiciel d’écriture ; du point de vue interprétatif, on poursuit du texte numérique tel que nous pouvons le voir et lire à l’écran jusqu’au code. C’est cette dernière voie que nous allons emprunter pour analyser un corpus d’écrits numériques auxquels nous sommes confrontés tous les jours.

3. Analyser l’énonciation éditoriale dans les articles journalistiques numériques

Le corpus analysé est constitué d’articles journalistiques numériques. Il s’agit de textes dont l’écriture et la lecture sont assistées par ordinateur, tablette, smartphone, ou autre support numérique. Les écrits composant ce corpus sont i) persistants, ii) adressés à un lectorat assez large, iii) commentables par le lecteur. Ils supposent des processus d’écriture i) asynchrones, préparées à l’avance par rapport au moment de la lecture ; ii) médiates, adaptées grâce à l’intervention de rédacteurs ; iii) médiatisées, circulant à travers des médias différents ; iv) optimisées par rapport aux différents supports de lecture.

Dans le cadre de cette étude, notre intérêt porte notamment sur les *pratiques* de lecture des écrits numériques au sein du discours journalistique, impliquant la manipulation de *supports* différents (ordinateur, tablette ou vidéophone) qui permettent à la fois la manipulation et l’interprétation des textes inscrits (les *écrits*) selon des *formats* rédactionnels spécifiques. En ce qui concerne les formats, ils constituent les *interfaces* tournées d’un côté vers les supports (papier : rouleau, volume, assemblage... ; numérique : écran, tablette, smartphone... ; aluminium : enseignes, panneaux, boîtes... etc.) et de l’autre côté vers les écrits (longs, courts, fragmentaires... ; mono-sémiotiques, pluri-sémiotiques... etc.). Les formats permettent de manifester les différents *genres rédactionnels* selon des caractéristiques spécifiques (écrits journalistiques : dossiers, enquêtes, articles, billets, etc.).

Pour analyser ces textes, nous ne pouvons pas faire abstraction des *cadres énonciatifs* au sein desquels ils se donnent à lire au lecteur au sein de la première strate de l’énonciation éditoriale. *Nous appelons cadre énonciatif un espace graphique délimité par le support* (le panneau, la page, l’écran, etc.). Cette limite permet de tracer le cadre d’observation de l’espace graphique considéré. Comme nous l’avons rappelé (cf. *supra*),

chaque article est mis en texte et mis à l'écran au sein d'une structure architextuelle complexe, permettant la mise en scène (énonciative) de l'information.

Adam et Lugrin (2000) appellent "hyperstructure" l'ensemble des éléments qui accompagnent les écrits, en les dédoublant dans des structures textuelles parallèles.

L'hyperstructure semble être l'aboutissement de ce processus de scénarisation [de l'information] dans les écrits journalistiques, "graphiquement souligné par un cadre entourant l'ensemble des constituants" dans les journaux papier. "Entre le journal (c'est-à-dire les cahiers et les rubriques), élément supérieur de structuration de l'information, et l'article (c'est-à-dire l'article et son péri-texte), élément inférieur de structuration, intervient un niveau intermédiaire et facultatif, celui du dossier et de l'hyperstructure. (Adam et Lugrin 2000, § 3).

L'article journalistique relie plusieurs niveaux de structuration de l'information : en allant des périphéries vers le centre, nous avons le journal (niveau 0) qui représente le *niveau architextuel* ; un *niveau supratextuel* intermédiaire (niveau 1) dont on va parler ensuite (cf. *infra*) ; l'article (niveau 2) qui représente le *niveau textuel* ; et un dernier *niveau intratextuel* (niveau 3).

Selon Adam et Lugrin, "l'hyperstructure est un élément de structuration de l'information, intermédiaire et facultatif, situé entre le journal et l'article" (Adam et Lugrin 2000, § 16). De notre point de vue, cette structuration n'est pas facultative, mais nécessaire pour intégrer les textes (articles) dans un discours dont le cadre énonciatif doit être posé en amont (journal) pour que le lecteur puisse les interpréter. Plus précisément, nous arrivons à la lecture des articles en parcourant des cadres énonciatifs emboîtés (Harris 1993).

Comme le dit Lugrin (2001), les textes se lient réciproquement à l'intérieur de ces cadres énonciatifs et leurs liens contribuent à construire un "ensemble rédactionnel" situé entre le journal et l'article, cohérent par rapport au sujet, à l'auteur, l'événement, la problématique, etc. La délimitation matérielle de l'hyperstructure dépend de l'interaction entre le texte et le support. "Elle trouve son origine dans un processus d'éclatement ou de réunion. Elle est formée d'un ensemble d'articles et d'images graphiquement regroupés et complémentaires, bornés à la limite matérielle de l'aire scripturale vi-visible de la double page." (Lugrin 2001, § 12). En analysant les journaux papier, Lugrin affirme que l'hyperstructure "est limitée matériellement à la double page" (Lugrin 2001, § 18).

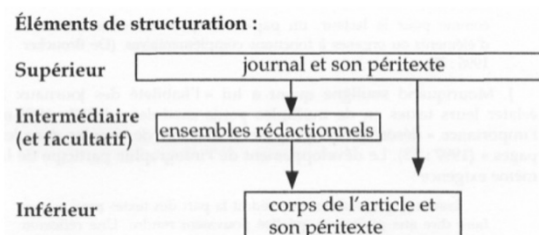


Fig. 1 – Les trois niveaux de structuration de l'information selon Lugrin (2001).

Mais cette limitation ne tient plus au sein de l'analyse des journaux numériques, car les pratiques d'exploration et de lecture ne sont plus les mêmes : le cadre imposé par le support (ordinateur, tablette, vidéophone...) peut varier facilement. En effet, en explorant et en lisant ces textes à travers des supports différents, le lecteur est confronté à des hyperstructures différentes.

Voici un exemple. Pour un article publié dans un journal numérique, le journal représente son cadre énonciatif à un niveau supérieur. Ce même article est aussi encadré dans un ensemble rédactionnel qui se situe à un niveau intermédiaire dans le parcours suivi par le lecteur, c'est-à-dire après l'exploration du journal et avant la lecture l'article. *Cet ensemble rédactionnel se situe au niveau supratextuel* : premièrement, par rapport au texte dans la hiérarchie établie au niveau de l'énonciation éditoriale (cf. *supra*), comme le montre le parcours de lecture à l'écran ; deuxièmement, par rapport au texte dans la hiérarchie établie au niveau de l'énonciation computationnelle (cf. *supra*), comme le montre l'analyse du code source. Au

niveau supratextuel, on peut délimiter alors un ensemble rédactionnel, un *supratexte* qui est matériellement délimité par le cadre de visualisation imposé par le support. Puisque le cadre change selon les supports, le supratexte peut varier par conséquent : cette unité est ouverte et variable, tout en constituant un passage obligatoire pour accéder au texte. Selon les modalités d'optimisation des contenus selon les supports, ainsi que les activités des lecteurs à travers leurs propres supports, un même texte peut ne pas avoir un même supratexte d'un support à l'autre.



Fig. 2 – Supratexte A : première étape dans le parcours de lecture à l'écran de l'ordinateur.



Fig. 3 – Supratexte B : première étape dans le parcours de lecture à l'écran du vidéophone.

Le parcours de lecture s'achève au niveau textuel. Quand nous ouvrons la page d'un journal en ligne nous sommes confrontés à un parcours de lecture accompli à l'aide de deux gestes qui reviennent continuellement : le *clic* pour choisir, le *scroll* pour poursuivre. En allant sur la page d'accueil de *FranceInfo* dans la section *culture* du 31 mars 2020, par exemple, point de départ du parcours de lecture menant à l'article, nous pouvons explorer l'ensemble des textes proposés en les faisant dérouler vers le haut afin d'explorer l'espace textuel "caché" en bas de la ligne de déroulement (*scroll line*). Cette exploration s'arrête à un endroit précis pour pouvoir enfin cliquer sur l'article à lire. Ces gestes se répètent à l'écran de l'ordinateur à l'aide du doigt pointé sur la souris ou sur le pavé tactile qui pointent à leur tour à l'écran, ou bien du doigt pointé directement sur l'écran du vidéophone.

Ce que nous appelons *supratexte* est donc cet ensemble rédactionnel situé à un niveau hiérarchique supérieur par rapport au *texte*, mais inférieur par rapport au journal, tel qu'il se présente au sein du parcours de lecture à l'écran. En observant plusieurs journaux en ligne, plus précisément des journaux nativement numériques gratuits (*pure players*), comme *HuffingtonPost* dans ses différentes versions linguistiques, nous constatons que les supratextes se ressemblent tous : l'article se présente à travers deux éléments qui reviennent régulièrement, une image ou une photo et un titre.



Fig. 4 et 5– Scroll 1. Première étape dans le parcours d’exploration de l’écran de l’ordinateur (screenshot de l’auteur)

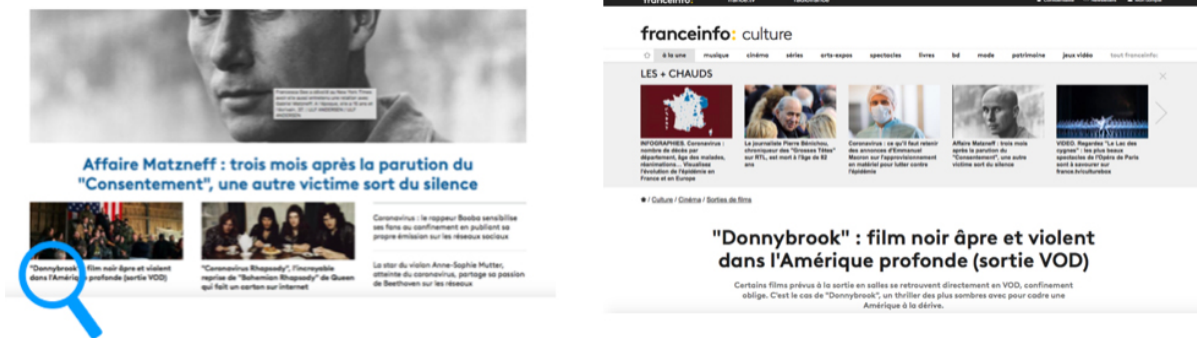


Fig. 6 et 7 – Clic 1 : Deuxième étape dans le parcours de lecture à l’écran de l’ordinateur (screenshot de l’auteur).



Fig. 8 et 9 – *Scroll 1*. Première étape dans le parcours d'exploration de l'écran du vidéophone (screenshot de l'auteure).

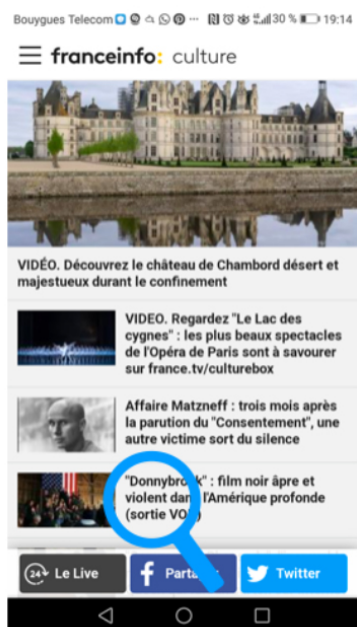


Fig. 10 et 11 – *Clic 1* : Deuxième étape dans le parcours de lecture à l'écran du vidéophone (screenshot de l'auteure).

Comme le montre Lugrin, l'analyse des journaux papier porte à identifier des hyperstructures récurrentes.

De manière générale, deux types d'hyperstructures peuvent se rencontrer. Dans le premier cas de figure, l'hyperstructure provient de l'éclatement d'un article (signature unique), auquel cas le but peut être soit de raccourcir l'article et d'offrir plusieurs portes d'entrée, soit d'éviter le mélange des genres. Dans le deuxième cas de figure, l'hyperstructure a pour but le regroupement d'articles (signatures différentes) donnant différents points de vue sur un même fait. Dans ce cas, l'hyperstructure offre plusieurs entrées au lecteur dans le sujet abordé. (Lugrin 2001, § 40).

Dans le cas des journaux numériques, le supratexte représente le niveau intermédiaire qui intervient régulièrement dans le processus de visualisation des textes à l'écran. Plus précisément, au niveau du supratexte, l'article est mis en relation avec d'autres articles à travers des liens hypertextes assurant des relations intertextuelles fortes (le même auteur, le même sujet, la même question...) et/ou faibles (le domaine, le secteur, l'actualité du jour...). Le supratexte assure et maintient donc les relations intertextuelles entre les articles dans le journal. "La presse, et de manière plus générale, l'ensemble des médias, a comme fonction l'organisation de l'interdiscursivité. Celle-ci se manifeste tant au niveau du discours, par les paroles citées ou rapportées, qu'au niveau de la matérialité, par l'hyperstructure par exemple." (Lugrin 2001, § 13).

Ce niveau intermédiaire permet d'afficher l'intertextualité dans laquelle chaque article est pris au sein du journal. Le supratexte expose cette intertextualité avec une certaine régularité qui tient tant de la première strate de l'*énonciation éditoriale*, car les éléments sémio-linguistiques récurrents sont toujours les mêmes et sont disposés toujours selon le même ordre, tant de la deuxième strate, celle de l'*énonciation computationnelle*, car le maillage entre les différents articles du journal se fait de la même manière au niveau de l'infrastructure numérique sous-jacente dans les différents journaux.

5. Conclusions

Au sein d'un modèle stratifié du texte, nous pouvons repérer différentes couches énonciatives : discursive, éditoriale, textuelle... Plus précisément, en analysant la couche de l'énonciation éditoriale des écrits numériques, nous avons constaté qu'elle se compose de différentes strates. Nous avons donc parcouru ces strates en allant de la surface vers la profondeur, de ce qui est exposé vers ce qui est caché, en constatant que plusieurs sémiotiques interviennent dans les différentes étapes de ce parcours. Ensuite, en analysant plus particulièrement la première strate de l'énonciation éditoriale du point de vue interprétatif, autrement dit en retraçant le parcours suivi par le lecteur à l'écran, nous avons identifié plusieurs étapes de ce parcours. Chaque étape identifie un niveau hiérarchiquement organisé par rapport aux autres, au sein d'une hiérarchie constituée de cadres énonciatifs emboîtés : en allant des périphéries vers le centre, nous avons identifié un *niveau architextuel*, un *niveau supratextuel*, un *niveau textuel*, et un dernier *niveau intratextuel*.

Ces observations ont été faites au sein d'une étude portant sur les articles journalistiques numériques. Ces cadres énonciatifs varient en fonction des supports. En dépit de ces variations, nous pouvons toutefois identifier des régularités au niveau supratextuel dues à la présence de marques énonciatives précises : les articles se présentent toujours avec les mêmes éléments (une image et un titre) et en relation avec d'autres articles à travers des liens hypertextes (forts ou faibles). Nous pouvons constater alors que certaines marques énonciatives présentent régulièrement à un certain niveau (dans ce cas, supratextuel) au sein de la hiérarchie de niveaux dont se constitue la première strate de l'énonciation éditoriale permettent au lecteur de s'approcher et lire le texte en le reconnaissant en tant qu'article journalistique numérique.

Bibliografia

- Adam, J.-M., 2001, “Genres de la presse écrite et analyse de discours”, in “Semen” [en ligne], n° 13 | 2001, mis en ligne le 30 avril 2007 <http://journals.openedition.org/semen/2597> consulté le 31 mars 2020.
- Adam, J.-M., Gilles L., 2000, “L’hyperstructure : un mode privilégié de présentation des événements scientifiques ? ”, in “Les Carnets du Cediscor” [en ligne], n° 6 | 2000. <http://journals.openedition.org/cediscor/327> consulté le 31 mars 2020.
- Arabyan, M., 2012, *Des lettres de l’alphabet à l’image du texte. Recherches sur l’énonciation écrite*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Arabyan, M., 2016a, “Présentation”, in “Semen” [en ligne], n. 41, “L’Énonciation éditoriale”, pp. 7-25 <http://journals.openedition.org/semen/10571>
- Arabyan, M., 2016b, “Épilogue. Un apprentissage éditorial”, in “Semen” [en ligne], n. 41, pp. 135-148 <http://journals.openedition.org/semen/10588>
- Blondel, E., 2000, “L’espace-temps du journal quotidien”, in “Les Carnets du Cediscor” [en ligne], n. 6 <http://journals.openedition.org/cediscor/330>
- Cormerais F., Milon A., 1998, “La navigation multimédia et le retour au projet encyclopédique”, in “Communication & Langage”, n. 116, 2e trimestre 1998, pp. 77-91 www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1998_num_116_1_2848
- De Angelis, R., 2018, “Textes et textures numériques. Le passage de la matérialité graphique à la matérialité numérique”, in “Signata – Annales de sémiotique / Annals of Semiotics”, n. 9, dossier dirigé par J.-M. Klinkenberg et S. Polis, pp. 459-484 <https://journals.openedition.org/signata/1675>
- Genette, G., 1979, *Introduction à l’architexte*, Paris, Seuil, 1979.
- Grosse, E.U., 2001, “Évolution et typologie des genres journalistiques”, in “Semen” [en ligne], n. 13 <http://journals.openedition.org/semen/2615>
- Grevisse, B., 2014, *Écritures journalistiques. Stratégies rédactionnelles, multimédia et journalisme narratif*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2e Édition.
- Harris, R., 1993, *La sémiologie de l’écriture*, Paris, CNRS Éditions.
- Herman, T., Lugrin G., 1999, “La hiérarchie des rubriques : un outil de description de la presse”, in “Communication et langages”, n. 122, 4e trimestre 1999, pp. 72-85. http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1999_num_122_1_2967
- Jeanneret, Y., Souchier, E., 1999, “Pour une poétique de l’écrit d’écran”, in “Xoana”, n. 6-7, pp. 97-107.
- Jeanneret, Y., Souchier, E., 2005, “L’énonciation éditoriale dans les écrits d’écran”, in “Communication et langages”, n. 145, 3e trimestre 2005, pp. 3-15. http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_2005_num_145_1_3351
- Lugrin, G., 2001, “Le mélange des genres dans l’hyperstructure”, in “Semen” [en ligne], n. 13. <http://journals.openedition.org/semen/2654>
- Souchier, E., 1998a, “L’image du texte, pour une théorie de l’énonciation éditoriale”, in “Cahiers de médiologie”, n. 6, pp. 137-145.
- Souchier, E., 1998b, *Lire et écrire : éditer. Des manuscrits aux écrans, autour de l’œuvre de Raymond Queneau*. Habilitation à diriger des recherches en lettres et sciences humaines, UFR Sciences des Textes et Documents, Université Paris VII Denis-Diderot.
- Souchier, E., 2007, “Formes et pouvoir de l’énonciation éditoriale”, in “Communication & Langage”, n. 154, pp. 23-38.
- Souchier, E., Candel, E., Gomez-Mejia, G., avec la collaboration de V. Jeanne-Perrier, 2019, *Le numérique comme écriture. Théories et méthodes d’analyse*, Paris, Armand Colin.